



Carnet de route

Sexualité et transmission

Un public de quatre-vingt personnes a suivi avec grand intérêt cette conférence de Jacques Borie* sous le titre « Sexualité et transmission »¹ qui portait de la question suivante : « comment le sujet humain constitue t-il sa sexualité, qu'est-ce qui s'en transmet et comment ? ».

Jacques Borie a introduit son propos en faisant valoir que le terme de sexualité utilisé par Freud suppose une naturalité du sexuel. Lacan lui, a mis l'accent sur la sexuation, laquelle renvoie à un processus, une construction et non une donnée. En effet, chez l'être parlant l'accès au naturel est barré par l'expérience même du langage, il n'y a donc pas de co-naturalité comme chez l'animal.

Quant à la transmission, c'est au travers de la famille que se transmet ce qui oriente le désir. La position sexuée est une affaire de choix. Comment chacun, au niveau subjectif, construit-il son choix sexuel ? Jacques Borie propose deux angles d'approche : celui de la structure, à savoir le fait même d'être parlant, et celui des conditions de l'époque qui vont déterminer une certaine orientation vers le « comment être homme ou femme à partir du fait d'être garçon ou fille ? ».

Il part de Freud et de la naissance de la psychanalyse, inventée à une époque où la fonction paternelle a déjà commencé à se déliter avec comme conséquence des difficultés à transmettre une position d'identification sexuée (Cf. *Les Complexes familiaux* de Lacan). Les identifications traditionnelles chutent. La question de savoir que faire de son corps biologique d'homme ou de femme pour en avoir une jouissance sexuée et pour s'apparier avec un autre corps réel, est radicalisée. C'est d'ailleurs là que se loge le plus souvent le réel du symptôme car la solution identificatoire y tient encore une place moins importante que dans d'autres registres. Ce qui est dénudé, c'est le réel de la jouissance.

Pourquoi la famille reste-t-elle ce noyau irréductible, qu'elles qu'en soient les formes et les modifications au cours de l'histoire ? Pourquoi en a-t-on besoin pour vivre ? Il s'agit de la prendre comme un réel. J. Borie faisant ici référence à l'échec des utopies communautaires. Car ce qui fait l'irréductible dans la structure même de la famille est un désir particularisé donc non interchangeable, comme condition du vivant. Il faut des humains incarnés pour que les enfants vivent. La vie biologique nécessite autre chose que le fait biologique. Elle nécessite chez l'être humain un lien particulier de parole, la parole touchant au corps et à la rencontre d'un humain particularisé.

J. Borie se réfère ici à cette expérience que fit Frédéric II du Saint Empire Romain Germanique, au XIII^e siècle : faire élever des enfants en dehors de la parole. Ce dernier ordonna aux nourrices d'allaiter les nouveaux-nés sans leur parler. Il voulait savoir s'ils parleraient la langue hébraïque, la première, ou bien la grecque, la latine, l'arabe ou s'ils parleraient toujours la langue des parents dont ils étaient nés. Mais les enfants mouraient tous.

* Conférence publique de Jacques Borie, à Morlaix le 29/01/2011. Antenne clinique de Brest-Quimper.

¹ Ce titre s'inscrit dans le cadre du thème général de nos conférences : « Fille, garçon, homme, femme ».

Pour Freud, le point de départ en ce qui concerne le sexuel est que le sujet doit en passer par le père via le complexe d'Œdipe, qui vient fixer l'interdit, donner limite à la jouissance et désigner le désir comme ailleurs : pour lui, du côté de la mère, pour l'enfant, du côté de l'identification symbolique et de la promesse de l'avenir. La question de la sexualité est donc traitée, à partir du père, par l'interdit, l'identification et la promesse.

Le temps de l'adolescence est celui qui dévoile l'imposture de la promesse et son rejet lorsque le sujet a à faire à l'éveil du désir sexuel dans le corps. Il n'y a pas de transmission de ce que c'est qu'être un homme ou une femme. Il n'y a pas de savoir préétabli sur ce sujet. Il y faut une interprétation. C'est aussi ce que l'on appelle la castration.

Lacan mettra l'accent sur la variation de ce qui se transmet entre parents et enfants selon les époques. J. Borie en extrait trois temps.

Premier temps : la naissance de la psychanalyse est contemporaine de l'époque de la chute de l'Empire autrichien, et, nous dit-il, la période de l'Empire est une période où fleurissent les livres qui viennent expliquer la nocivité de la masturbation. L'interdit de la masturbation était important car en s'occupant trop de leur corps, les adolescents ne transfèreraient pas suffisamment leur désir sur l'Empire. Il fallait que la jouissance soit transférée sur l'idéal de l'Autre.

Second temps : « déhiscence du groupe familial au sein de la société [...] réduction de plus en plus étroite de ce groupe à sa forme conjugale »². La famille se définit du *conjugio*, réduction du groupe familial à sa forme conjugale. Ce qui vient au devant de la scène est alors le lien entre le père et la mère, et non plus la structure familiale comme lieu symbolique, « ...la conséquence qui s'en suit du rôle formateur de plus en plus exclusif qui lui est réservé dans les premières identifications de l'enfant comme dans les apprentissages des premières disciplines... »³. Il y a un déclin de la puissance sociale de la famille, au profit de la puissance captatrice de ce groupe sur l'individu. Par captation s'entend son pouvoir de transmettre un mode de jouir. Moins c'est symbolique, plus c'est réel, cela se vérifie au niveau du *conjugio*.

Troisième temps, qui est une conséquence du précédent : dévalorisation de la fonction phallique.

Lorsque le *conjugio* lui-même commence à devenir évanescant, reste la figure de la mère. L'enfant ne se définit plus alors comme le phallus par rapport au *conjugio*, (suis-je le phallus pour ma mère ? Quelle valeur cela a-t-il entre mon père et ma mère ?...), mais d'être l'objet du fantasme de la mère. On voit apparaître deux positions possibles : une qui se situe à partir de la logique phallique, à savoir l'identification à la valeur sexuée, et une autre qui serait du registre de l'objet ; objet de la jouissance de la mère. De la jouissance de la mère et non de son désir, car il faut un désir pour être vivant. La position d'objet n'est pas une valeur négative en soi – être l'objet de l'Autre est nécessaire – à la condition de n'y être pas réduit.

Pourquoi la famille ne disparaît-elle pas à l'époque où tout devient objet de marché ? Même si les enfants deviennent aussi objets de marché (trafic d'adoptions, mère porteuses...) cela n'affecte pas la nécessité que les enfants soient élevés par des parents. C'est pourquoi Lacan parlera de la « famille résidu » c'est à dire de quelque chose d'irréductible, un point de résistance à la science et au marché. Il y a des objets qui ne sont pas purement échangeables, appelons ça « enfants », propose J. Borie, mettant cette perspective en tension avec ces mots de Lacan : « La fonction de résidu que soutient [et du même coup maintient] la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, met en valeur l'irréductible d'une transmission – qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon la satisfaction des besoins – mais qui est d'une

² Lacan J., « Fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Les Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 132-133.

³ *Ibid.*

constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme »⁴. C'est un irréductible, car pour transmettre quelque chose il faut un point de non anonymat. Il faut un désir particularisé, car le désir est ce qui fait obstacle à l'universel.

Pour qu'il y ait transmission de la sexualité, pour que le choix soit possible pour un sujet, il faut deux conditions :

La première est que les soins de la mère « portent la marque d'un intérêt particularisé, le fut-il par la voie de ses propres manques »⁵. Comme femme, elle transmet son propre manque. Par ce manque de quelque chose que l'enfant ne pourra pas lui donner, elle indique qu'elle joue sa partie comme être sexué, c'est-à-dire divisée entre mère et femme. Une part de sa jouissance va du côté de l'enfant, une autre du côté de l'homme.

La seconde condition est que le Nom-du-Père soit « le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir »⁶. La loi du père n'est plus purement symbolique – il ne s'agit plus ici de donner foi à la parole du père comme dans le *premier Lacan* – elle s'incarne, et ce n'est pas du tout pareil. S'incarner implique que la loi soit portée par un corps vivant. Ce n'est pas une loi que le père *fait* à l'enfant, c'est une loi qu'il *fait* à la mère et qui porte sur sa jouissance. Il la divise. Il présente un mode de jouir qui divise le sujet féminin entre deux versants : femme et mère. Ce n'est plus ici le père idéal, le père de la loi au sens religieux du terme, c'est le père incarné qui porte son désir à la rencontre d'une femme qui est aussi la mère de l'enfant.

Pour permettre le passage de garçon-fille à homme-femme, il faut plusieurs opérations et cela passe par la structure familiale en tant que celle-ci est une structure comportant la question sexuelle, la question de la jouissance.

La famille – Lacan l'écrira aussi le « famil » – c'est aussi ce qui transforme la femme en « femme-il », c'est-à-dire la structure qui permet la transmission entre les générations d'une version du sexuel, à partir du moment où la jouissance féminine trouve comme bord le « il » du phallus. C'est un dispositif destiné à traiter la jouissance féminine pour la rendre plus civilisée, c'est-à-dire moins infinie. Cette opération est différente de celle qui métaphorise symboliquement le désir de la mère par le Nom-du-Père. En tant qu'opération, la « femme-il » ne porte pas sur le désir mais sur la jouissance. Ça ne la fait pas disparaître mais cela la limite, la divise (comme nous l'avons vu *entre l'homme et l'enfant*).

Partant d'une citation de Lacan dans son Séminaire, et qui concerne l'objet *a*, J. Borie fait un parallèle entre ces opérations de transmission et le parcours d'une analyse en ce sens que dans l'analyse il s'agit de retrouver ce qu'on a été comme objet pour l'Autre. Cela répond au fait de savoir ce qui nous donne notre incarnation, c'est-à-dire quelle version de jouissance nous sommes. Il faut que chacun ait une idée de comment il a incarné sa propre jouissance à partir de la rencontre avec tel ou tel parent, quelle version d'un homme ou d'une femme il s'est trouvé.

Dans le Séminaire « R.S.I »⁷, Lacan donne une version du père à partir de la « père-version ». Quelque chose va permettre à l'enfant de se tourner vers le père pour autant que celui-ci incarne une version de la jouissance pour la mère, en tant que femme. Une version c'est une particularité, il peut y en avoir d'autres. Dans ce Séminaire Lacan définit l'amour pour le père en rapport avec cette père-version. Le père est aimé non pas en tant que héros, un grand homme, un homme idéal, mais comme assumant sa version de jouissance pour une femme. « Un père n'a le droit au respect, sinon à l'amour... que s'il fait d'une femme la cause de son

⁴ Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I », *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n°3, mai 1975.

désir »⁸. Le père est ici défini non à partir d'une opération purement symbolique, mais par le fait d'assumer son mode de jouir avec une femme qui cause son désir. Cela suppose qu'il y ait une femme qui consente à être la cause du désir de cet homme. En fait, la père-version ne renvoie pas à un universel car elle ne dit pas comment il faut jouir, et, en ce sens c'est le contraire de la perversion.

Dans cette division de l'investissement de la femme entre l'enfant et l'homme, le poids est-il le même de chaque côté ?

Dans la relation père-fils et père-fille il y a un symbole qui circule, le phallus. Ce symbole donne support à un choix, une identification, un refus, disons à une dialectique. Ainsi, la fille peut imaginer, dit Freud, recevoir plus tard un enfant du père et le garçon pourra s'imaginer un jour *être comme* papa. Entre mère et fille le problème est qu'il n'y a pas de signifiant sur quoi s'accrocher. Il n'y a pas « La » femme. Aucune mère ne peut dire ce qu'il faut être comme femme. « La » femme n'existant pas, cela laisse peu de place comme support à l'identification. Cela peut même être le lieu d'un ravage pour la fille. Une femme demande à sa mère plus de substance que du phallus. L'homme transmet une fonction symbolique : la valeur phallique de son désir, l'enfant incarne le réel de la substance du corps. Le réel de la présence de l'enfant n'est pas du même registre que la valeur purement phallique du désir côté masculin.

Si on a l'idée que l'analyse peut toucher à la version sexuée de chacun, qu'est-ce qu'on y fait puisque dans une analyse on ne fait que parler? C'est que quelque chose doit se transporter dans la langue elle-même qui n'est pas que la version de l'identification, de l'idéal.

Dans un de ses derniers Séminaires, « Le malentendu »⁹, Lacan revient là-dessus. Il n'y définit pas la parole, le symbolique, comme le lieu d'où surgirait la lumière, la vérité, comme le défend Françoise Dolto. Il va critiquer cela justement en s'efforçant de préciser ce qu'est un enfant pour des parents.

Pour Lacan, le cœur même du langage est de produire du malentendu. Aussi, plus on veut dissiper les malentendus, plus on les renforce, plus on les nourrit. « Ce Séminaire je le tiens moins qu'il ne me tient. Est-ce par l'habitude qu'il me tient ? Sûrement pas, puisque c'est par le malentendu. Et il n'est pas prêt de finir, précisément parce que je ne m'y habitue pas, à ce malentendu. Je suis un traumatisé du malentendu. Comme je ne m'y fais pas, je me fatigue à le dissoudre. Et du coup, je le nourris. »¹⁰ « Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu. Avec au terme une révélation qui est de fantasme. C'est ce que vous a refilé Freud. Quel filon, il faut le dire. Tous autant que vous êtes, qu'êtes-vous d'autre que des malentendus ? »¹¹. La psychanalyse exploite le malentendu, car il est impossible de le dissoudre. Il s'agit de faire résonner le malentendu dans les multiples facettes du signifiant et aussi dans le rapport du signifiant et du corps, à savoir dans la façon dont les traces se sont inscrites dans l'histoire de quelqu'un depuis ces rencontres avec la jouissance des uns et des autres.

Quel rapport avec les enfants? Nous naissons d'abord comme corps et c'est secondairement que nous avons à construire notre rapport à l'Autre, à partir du fait que l'on parle, et que l'Autre parle avant nous bien sûr. Si nous avons des symptômes c'est que l'on nous a transmis le langage comme malentendu depuis des générations. On hérite du malentendu du fait qu'on *parlêtrait* à qui mieux mieux. C'est ce que la lignée vous a transmis « en vous donnant la

⁸ *Ibid.*

⁹ Lacan J., « Le Malentendu », *Ornicar ?*, N°22/23, juin 1980.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

vie », comme on dit. Et c'est ce qui explique votre malaise dans votre peau, quand c'est le cas »¹². La cause en est « qu'il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître comme désiré »¹³.

La transmission d'une génération à l'autre est la transmission d'une question qui n'a pas de réponse, sauf le corps. Il n'y a pas de mot de la fin puisque la langue est malentendu. La cause en est que « Le *parlêtre* en question se répartit en général en deux parlants. Deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli, véhiculera avec la dite reproduction. »¹⁴ L'enfant apparaît donc comme la conséquence du non-rapport sexuel. Il n'y a pas de rapport sexuel, mais il y a des relations sexuelles. Moins il y a de rapport, plus on en parle, plus on n'arrête pas de *relationner*. Les humains ne parlent pas la même langue mais ils ne peuvent pas s'empêcher de se parler quand même. D'ailleurs, s'il y avait complétude, ferait-on des enfants ?

Pour qu'un homme et une femme aient une chance de s'entendre sur quelque chose il est nécessaire qu'ils puissent consentir à ne pas parler la même langue. C'est seulement en bricolant dans l'empan de ce malentendu que quelque chose peut s'accrocher qui fera de la rencontre, de la contingence, quelque chose qui pourra s'écrire et peut être se transmettre aussi.

Jacques Michel (Antenne clinique de Brest/Quimper)

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*